



# La "vie éternelle" du livre. Le cas de la Bibliothèque de la Pléiade

Benoit Berthou

## ► To cite this version:

Benoit Berthou. La "vie éternelle" du livre. Le cas de la Bibliothèque de la Pléiade. Les Vies du livre, passées, présentes et à venir, Presses Universitaires de Nancy, pp.41-60, 2010, 9782814300217. halshs-00851663

**HAL Id: halshs-00851663**

**<https://shs.hal.science/halshs-00851663>**

Submitted on 30 Aug 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La « vie éternelle » du livre : le cas de la Bibliothèque de la Pléiade

Benoît Berthou  
Université Paris 13

*Le livre, créature mortelle, peut espérer accéder à la vie éternelle en intégrant une collection de « classiques », et notamment l'une des plus prestigieuses d'entre elles : la Bibliothèque de la Pléiade. Ayant vocation à publier « des éditions de référence des plus grandes œuvres du patrimoine littéraire et philosophique français et étranger », celle-ci dispose d'un lectorat extrêmement fidèle qu'André Malraux va jusqu'à qualifier de « secte ». Cette prestigieuse collection permet ainsi à la littérature de devenir le foyer d'une communauté, et cet article entend interroger un dispositif éditorial faisant du partage la pierre angulaire d'une possible éternité des œuvres de l'esprit.*

*The book, mortal creature, can hope to reach the eternal life by integrating a collection of « classics », in particular one of the most prestigious of them : the Bibliothèque de la Pléiade. Having vocation to publish « reference editions of the greatest works of the French and foreign literary and philosophic heritage », this one has an extremely faithful readership that André Malraux goes as far as describing as « sect ». This prestigious collection so allows the literature to become the hearth of a community, and this article intends to question an editorial device making of the sharing the angular stone of a possible eternity of works of the works of the spirit.*

Parmi les vies du livre – depuis sa conception par un couple, l'auteur et l'éditeur, en passant par son accession, au fil des épreuves<sup>1</sup>, au statut de publication – la plus énigmatique semble bel et bien être cette « vie éternelle » à laquelle tant d'imprimés aspirent, cette existence toute faite de durée et soustraite à toute forme d'achèvement. Existe-t-elle seulement ? La question est sensée car le livre est avant tout mortel, de même que ses auteurs ou lecteurs, et il rend l'âme au terme d'une agonie suivant plusieurs étapes. S'il est dit « temporairement indisponible », c'est que son cas est tout sauf évident et que son éditeur réfléchit à la pertinence d'une réimpression : le couperet peut tomber ! « Définitivement indisponible », décision a été prise de le tuer et aucun de ses feuillets ne sortira des imprimeries qui ont vocation à le faire exister : sa disparition du catalogue est déjà programmée et sera effective lorsqu'il sera dit « épuisé » et qu'aucun exemplaire ne sera plus conservé dans un entrepôt tout prêt à l'expédier.

Le livre mort n'existe plus alors que dans les diverses mémoires du monde de l'imprimé, au premier rang desquelles celles des bases de données (telles Électre ou Dilicom) qui ont vocation à le référencer : pullulent ainsi des notices ne correspondant plus à rien de lisible ou de cessible, traces résiduelles d'une vie qui s'est achevée hantant telles des fantômes le monde des vivants. Devenus spectres, les livres traversent une zone située entre vie et mort dans laquelle le paradis semble être tout sauf acquis, un purgatoire composé des bibliothèques ayant mission de conservation et d'un marché de l'occasion où la valeur est bien souvent fonction de la date constatée du décès. Enfin, lorsque la mort est totale et tout espoir disparu, les livres gagnent un sanctuaire, une Bibliothèque Nationale dans laquelle figure au moins un de leurs exemplaires (quelle plus belle définition de la mort pour un objet, le livre, destiné au multiple ?). Stocké dans de hauts bâtiments d'un blanc immaculé, au sein du centre technique de Bussy-Saint-Georges (ville nouvelle construite sur le territoire du Seigneur de Guermantes : la littérature veille), le livre s'achemine vers sa forme dernière, le suaire, puisqu'il devient microfilm ou microfiche.

Voilà une triste fin que certains livres ne connaissent pas, comme s'ils étaient dotés d'une étrange capacité à vivre sans arrêt et à ne jamais finir dans ce sépulcre culturel :

---

<sup>1</sup> On désigne par « jeu d'épreuve » l'impression à quelques exemplaires et grâce à un matériel rudimentaire (une imprimante et un ordinateur personnel) du livre en cours d'élaboration. Les « épreuves » se présentent ainsi sous la forme d'une liasse non reliée et ont vocation à accueillir les corrections de l'auteur ou de l'éditeur.

on les nomme « classiques » et ils semblent traverser époques et modes sans que le temps ait la moindre prise sur eux. Échappant à toute forme de contingence, fondamentalement empreints de pérennité, ils connaissent un destin tout différent de nombre de leurs pairs : si leur naissance est parfois délicate, et s'il leur faut souvent du temps avant d'accéder à la reconnaissance, il n'est par la suite jamais question de les euthanasier mais il s'agit de tout faire pour prolonger des vies dont on pressent qu'elles pourraient durer toujours. La réimpression va de soi, mais l'éditeur peut vouloir faire preuve de plus d'ambition en tentant d'imposer un ouvrage dans le temps (à l'instar de Jérôme Lindon, reprenant le *Tropismes* de Nathalie Sarraute, jamais réimprimé chez Denoël, pour en faire une édition augmentée de « L'ère du soupçon », texte qui deviendra célèbre) ou en lui conférant une place de choix parmi l'œuvre croissante d'un auteur (par l'ajout d'une préface, telle la célèbre « De la littérature considérée comme une tauromachie » qui ouvre la seconde édition de *L'Âge d'homme* de Michel Leiris).

Durablement inscrit en librairie (par un passage en format « poche »), susceptible de faire une entrée dans les manuels scolaires (et de faire l'objet d'une édition comportant un cahier pédagogique, tels les « Folio Plus »), ce livre survivant à l'ordinaire destin des livres rencontre ainsi parfois la plus grande consécration de toutes les consécérations : l'intégration dans une collection de classiques, et notamment dans plus prestigieuse d'entre elles, la Bibliothèque de la Pléiade (qui accueille l'œuvre de Nathalie Sarraute en 1996 et celle de Michel Leiris en 2001). Fondée en 1931 par Jacques Schiffrin (père d'André Schiffrin, fils terrible car auteur du mondialement connu *L'édition sans éditeurs*), intégrée aux éditions Gallimard en 1933, confiée à seulement cinq directeurs (Jacques Ducourneau, Pierre Buge, Jacques Cotin et Hugues Pradier qui prirent dans cet ordre la succession de son fondateur) en un peu moins de 80 ans, bénéficiant du parrainage d'André Gide et de Raymond Queneau, cette structure éditoriale devint dans les années 50 la collection que nous connaissons aujourd'hui.

Composée de petits volumes (d'un format proche du « poche » de 10,5x17 cm), imprimés sur papier Bible (d'une valeur de 36g, loin des 90g de « l'offset » standard) et cousus avant d'être reliés (cas unique en nos temps où la colle devient hégémonique), cette collection repose sur une édition (le texte devant s'avérer fiable dans la moindre de ses lettres) et une fabrication (le moindre décalage entre recto et verso étant immédiatement visible du fait de la faible épaisseur du papier) extrêmement soignées s'inspirant directement du soin apporté à la publication de missels (l'impression de la Bibliothèque ayant d'ailleurs été à ses débuts confiée à un imprimeur spécialisé dans ce type d'ouvrages). Les livres de La Pléiade semblent ainsi être d'emblée placés sous le signe d'une sacralité qui nous invite à poser une question : de quelle « vie éternelle » semblable publication fait-elle la promotion ?

## 1. Une « bibliothèque de l'admiration »

La question se pose en effet si l'on entend saisir la spécificité de ce dispositif éditorial symbole d'éternité, et force est de constater qu'à ce titre une première réponse s'impose : cette « vie éternelle » est placée sous le signe de l'admiration, d'un sentiment qui naît devant ce qui est estimé beau, grand et digne de toutes les révérences et doit être reconnu comme supérieur. C'est ainsi que la décrit André Malraux dans le treizième chapitre de *L'Homme précaire et la littérature* en opposant cette « bibliothèque de l'admiration » à une « bibliothèque de la distraction » (composée de « Séries Noires, Blêmes ou Roses »<sup>2</sup>...) afin de montrer en quoi nous sommes bien ici dans un extraordinaire, au sens d'un « hors de l'ordinaire » et du commun de la publication.

Cette admiration repose avant tout sur une érudition puisque la Pléiade a vocation à rassembler « des éditions de référence des plus grandes œuvres du patrimoine littéraire et philosophique français et étranger »<sup>3</sup>. S'affirmant références, ces livres entendent donc pouvoir être pris comme norme et se distinguer d'imprimés élaborés de façon moins

---

<sup>2</sup> André Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* (Paris : Gallimard, « NRF », 1996) 259.

rigoureuse : les quatre tomes de l'œuvre de Proust publiés « en Pléiade » étant tenus pour supérieurs *A la recherche du temps perdu* disponible en 3 tomes dans les « Bouquins » de Robert Laffont, et le texte de ce même Proust établi par Jean-Yves Tadié étant reconnu comme plus précis que celui que l'on trouve en « Folio » ou en « Garnier-Flammarion », c'est l'édition de la Pléiade qui sert de base à la « Bibliothèque Gallimard » ainsi qu'aux « Folio Plus », « Classiques et compagnie » et toute autre collection destinée aux lycéens. Dans la chaîne des livres allant de la vulgarisation à l'érudition, La Pléiade règne en maître et se trouve au plus haut.

Présentant des livres ne pouvant être pris en défaut, la Bibliothèque est également le lieu d'une « admiration » reposant sur une sélection que la présentation que nous venons de citer met clairement en évidence. S'intéresser aux « plus grandes œuvres du patrimoine littéraire et philosophique français et étranger », signifie en effet chercher à publier des œuvres de l'esprit conçues dans le monde entier sur une période de plus de vingt-huit siècles : force est de constater que l'immense étendue d'écrits de la sorte évoquée contraste fortement avec un catalogue comportant seulement 532 titres et 195 auteurs (hors ouvrages collectifs) publiés sur une durée de 77 ans ! Qualifier la Bibliothèque de la Pléiade de collection « fermée » serait en dessous de la vérité puisqu'elle n'intègre en moyenne qu'un peu plus de 2 nouveaux auteurs par an alors que chaque rentrée littéraire nous livre en France chaque année entre 600 et 700 nouveaux romans.

Se situant aux antipodes de cette foisonnante actualité, ces prestigieux livres reliés semblent s'inscrire d'emblée dans un *patrimonium*, un héritage commun à toute l'humanité (puisque près de vingt domaines linguistiques y sont représentés, le français, l'anglais, le russe et le latin venant en tête) que nous lèguerions les siècles qui nous précèdent (puisque tous sont représentés). L'histoire s'écrit ici avec une majuscule et il s'agit de la penser sur le mode de l'anthologie, comme la sélection d'un certain nombre d'œuvres qui ont le don de s'adresser à ceux qui ne sont pas de leurs temps : « classique » par excellence, la Bibliothèque de la Pléiade incarne un temps « long » se jouant des modes et de l'éphémère, le seul délai d'élaboration d'un volume (entre cinq et dix ans) dépassant à lui seul la durée de la carrière de bien des écrivains. Le présent y est ainsi pensé sur le mode de la succession, comme la possibilité de prendre la suite dans cette histoire faite de morceaux choisis et force est de constater que cette collection-citadelle semble vouée à un siècle éternel.

Comme l'écrit André Malraux : « Il semble que pour les écrivains, la bibliothèque se confonde depuis des siècles avec le monde de l'écrit. [...] Elle est entourée souvent d'une production, qui se réfère à elle, aspire à y pénétrer »<sup>3</sup>. Nombre d'auteurs, parmi les plus prestigieux, firent ainsi acte de sollicitation à l'instar d'un Georges Simenon écrivant à Claude et Gaston Gallimard ne pas désespérer « d'arriver, petit à petit, à mesure des retirages, à la collection complète de la Pléiade »<sup>5</sup> et tenant à leur faire savoir qu'il s'est réservé par contrat le droit de réunir ses écrits (confiés aux Presses de la Cité) en un seul volume publié par qui bon lui semble, ou encore d'un Céline pour qui la collection semble constituer une véritable obsession : « Les vieillards, vous le savez, ont leurs manies. Les miennes sont d'être publié dans la Pléiade (Collection Schiffrin) et édité dans votre collection de poche... Je n'aurais de cesse, vingt fois que je vous le demande. Ne me réfutez pas que votre Conseil, etc. etc... tous alibis, comparses, employés de votre ministère... C'est vous la Décision. »<sup>6</sup>

## 2. La Pléiade : une « secte » ?

<sup>3</sup> « La Bibliothèque de la Pléiade », mai 2005. <http://www.gallimard.fr/collections/pleiade.htm> (22 septembre 2008).

<sup>4</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 260.

<sup>5</sup> Georges Simenon, cité dans « Simenon, collectionneur de la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 15 (avril-mai 2003) 6.

<sup>6</sup> Louis-Ferdinand Céline à Gaston Gallimard, cité dans « La Bibliothèque de la Pléiade », 2007. <http://www.gallimard.fr/collections/pleiade.htm> (22 septembre 2008).

Si cette collection, symbole de « vie éternelle », relève donc d'une admiration, celle-ci se déploie sur deux plans puisqu'à des auteurs admirables, dont l'œuvre est susceptible de traverser les siècles, font écho des lecteurs admiratifs à qui Antoine Gallimard rend un hommage discret : « La "Pléiade" permet aux bons lecteurs de rencontrer dans les meilleures conditions les auteurs qui comptent. »<sup>7</sup> « Bons » et « comptent » : à travers ces deux termes, le célèbre éditeur esquisse un contrat de lecture on ne peut plus clair puisqu'il n'y est pas question de goût, ou même de plaisir, mais presque de compétences (à publier et lire). Il se situe ainsi aux antipodes du discours de ses concurrents directs, tel Bouquins qui « s'est imposé, en vingt-cinq ans, comme la collection phare de l'honnête homme et du lecteur impatient de s'aventurer hors des sentiers battus, du flâneur avide de découvertes. »<sup>8</sup>

Bien plus qu'une occasion de promenade, la Bibliothèque de la Pléiade semble se faire une haute idée de son lectorat et le considérer comme fait de fidèles s'intéressant de très près à son actualité ainsi qu'à son devenir. Car, cas unique et sans équivalent dans le monde de l'édition, cette collection s'appuie sur un « Cercle de la Pléiade » qui édite une « Lettre de la Pléiade » présentant son histoire, ses projets et certains de ses aspects plus secrets (tels ses procédés de fabrication ou d'édition). Cette volonté d'informer se double d'une extrême générosité puisque la Bibliothèque distribue fréquemment des cadeaux comme les agendas Pléiade (offerts pour l'achat de deux volumes) ou les albums Pléiade (offerts pour l'achat de trois volumes lors de la « quinzaine de la Pléiade ») qui connaissent un succès phénoménal et sont parfois fabriqués, en fonction des commandes, à plus de 50000 exemplaires tout en s'échangeant sur le marché de l'occasion à plus de 500 euros pour certains d'entre eux.

Bien que « les albums et les volumes aient une vie parallèle qui [...] échappent complètement »<sup>9</sup> aux éditions Gallimard, force est de constater que celles-ci semblent être dépassées par un phénomène qu'elles ont largement contribué à initier. La Pléiade a en effet donné lieu à une infinité d'« avatars »<sup>10</sup> qu'ils soient éditoriaux – tels *L'anthologie sonore de la Pléiade* (composés de disques offerts aux fidèles lecteurs), *Les Cahiers de la Pléiade* (revue dirigée par Jean Paulhan entre 1948 et 1952), *L'encyclopédie de la Pléiade* (histoire des littératures en 49 volumes d'abord dirigée par Raymond Queneau), *La galerie de la Pléiade* (collection dirigée par André Malraux où paraît *Les métamorphoses des dieux* et *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*) – ou autres. La Pléiade a ainsi organisé plusieurs concerts, s'est dotée d'une librairie-galerie (située au siège des éditions Gallimard) et a décerné pendant quatre ans un Prix Pléiade remis par un prestigieux jury d'auteurs de la maison (Maurice Blanchot, Raymond Queneau, André Malraux, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Paul Eluard, Jean Paulhan...).

Se voulant collection d'exception, la Bibliothèque de la Pléiade ne rejoint-elle pas ainsi, à travers ses diverses déclinaisons, le commun du monde du livre en constituant une simple marque, ou un « label » susceptible d'être appliqué à toutes sortes d'objets et d'événements ? Un observateur féru de *marketing*, discipline qui semble pourtant peu se soucier d'une « vie éternelle » de la littérature, répondrait sans doute par l'affirmative et admirerait la subtilité de ce positionnement sur un marché clairement élitiste, faisant ainsi écho aux sévères critiques de Louis-René Des Forêts à l'encontre du public « trié sur le volet »<sup>11</sup> des concerts sus-cités. D'où une attitude ambiguë des éditions Gallimard envers le plus bel hommage qui leur soit rendu, le treizième chapitre de *L'Homme précaire et la littérature* (entièrement consacré, cas également unique dans l'histoire de

<sup>7</sup> Antoine Gallimard, « Présentation de la Bibliothèque de la Pléiade », 6 mars 2006. <http://www.cercle-pleiade.com> (22 septembre 2008).

<sup>8</sup> Bouquins. *Catalogue 2007* (Paris : Robert Laffont, 2007), quatrième de couverture.

<sup>9</sup> Hugues Pradier, dans *La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde* (Paris : Bibliothèque Publique d'Informations-Centre Pompidou, 2004) 29.

<sup>10</sup> « La Pléiade en ses avatars », *La Lettre de la Pléiade* 7 (janvier-février-mars 2001) 4.

<sup>11</sup> « Les concerts de la Pléiade (1943-1947) », *La Lettre de la Pléiade* 27 (février-mars 2007) 2.

la littérature, à la célèbre collection) qui n'hésite pas à affirmer que les fidèles de la Pléiade constituent une « secte » qui ne serait pas formée « d'hommes libres de la quitter à l'occasion – mais d'intoxiqués »<sup>12</sup>.

Quoi que flatteuse, cette image d'une Pléiade réservée aux seuls initiés se révèle être aujourd'hui une source d'embarras ainsi que le montre clairement l'éditorial d'un catalogue 2008 qui ne cesse d'insister sur l'ouverture du « Cercle » : « Un “parc de l'imaginaire” ? Malraux posait la question. Un parc peut-être, mais ouvert à tous les âges et à toutes les langues dans lesquelles s'écrivent les livres. Une société secrète de lecteurs, mais dont chacun peut devenir membre. »<sup>13</sup> Force est en effet de constater que l'idée même de « secte » représente une trahison des principes fondateurs de ce que Gide nommait la « charmante petite édition Schiffrin »<sup>14</sup> et des propos de ce même Schiffrin : « J'ai voulu faire quelque chose de commode et de pratique ; j'ai voulu tenir compte du fait que les appartements d'à présent imposent de faire tenir le plus de choses dans le minimum de place. Et puis, comme j'aimais les livres, j'ai tenu à ce que ces livres fussent aussi beaux que possible. Voilà. »<sup>15</sup>

### 3. L'éternité : une communauté

L'idée d'une Pléiade « sectaire », s'adressant à des « intoxiqués », contraste ainsi fortement avec une Bibliothèque placée sous le signe du « commode et du pratique », et force est de constater que deux discours se croisent, notamment lorsqu'Hugues Pradier qualifie la collection qu'il dirige de « musée imaginaire de la littérature mondiale »<sup>16</sup> tout en affirmant quelques instants plus tard que la Pléiade « est une des collections qui vous permet d'avoir les *Mémoires* de Saint-Simon sans payer de supplément de bagages. Ce qui n'est pas désagréable. »<sup>17</sup> Mais le malaise perceptible dans l'éditorial puis les propos cités ci-dessus doit sans doute moins être vu comme un double discours que comme la mise en valeur du tour de force que représente la Bibliothèque et de l'originalité de sa formule éditoriale : depuis son origine, la Pléiade n'est-elle pas « une collection hybride, relevant par sa diffusion de la librairie traditionnelle, mais appartenant, par certains de ses attributs formels, éditoriaux ou tarifaires, au secteur du luxe. »<sup>18</sup> Reposant sur des tirages relativement élevés (jamais moins de 3000 exemplaires) garantissant un prix relativement abordable (50 euros par volume en moyenne), la Bibliothèque propose de fait le rapport coût/nombre de signes le plus avantageux qui soit et parvient à constituer la dernière collection de littérature reliée et diffusée dans des points de vente accueillant volontiers le grand public.

Quels que soient les problèmes qu'elle pose et l'embarras qu'elle engendre, l'idée même de « secte » esquisse ainsi une position franchement originale sur laquelle il y a lieu de s'attarder, comme le laisse entendre la définition qu'en donne André Malraux : « Il existe quelques millions d'amoureux qui, sans devenir des fous, ont avec la vie une relation spécifique »<sup>19</sup> (passant par la Pléiade). La notion de « relation » nous invite en effet à considérer sous un tout autre angle ce prestigieux dispositif éditorial et telle est

---

<sup>12</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 263.

<sup>13</sup> *La Pléiade. Catalogue 2008* (Paris : Gallimard, 2008) éditorial.

<sup>14</sup> « “Mon ami Schiffrin”. André Gide et la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 2 (septembre-octobre-novembre 1999) 3.

<sup>15</sup> Jacques Schiffrin, cité dans « Projets d'éditeurs », *La Lettre de la Pléiade* 18 (avril-mai 2004) 2.

<sup>16</sup> Pradier, dans *La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde* 17

<sup>17</sup> Pradier, dans *La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde* 30

<sup>18</sup> « L'affaire Rimbaud. Débats autour de la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 29 (septembre-octobre 2007) 2.

<sup>19</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 261.

bien la position qu'adopte Malraux dans son essai, refusant de penser la littérature en termes de pertinence (que dit-elle du monde ?), de connaissance (que nous permet-elle de savoir ?) ou d'audace (que nous fait-elle découvrir ?), mais entendant clairement la placer sous le signe du lien, et l'appréhender à travers la capacité à créer un « être-ensemble » se situant au-delà des livres et du temps : « Il ne s'agit plus alors de consulter un livre, mais de reprendre son dialogue avec une surhumanité. »<sup>20</sup>

L'objectif étant d'entretenir avec des époques reculées une forme de conversation se situant au-delà de l'imprimé, la déclaration d'amour à la Pléiade de l'écrivain français prend un sens plus profond puisque « le caractère spécifique de la secte, même lorsqu'elle se réfère à la délectation, au degré de civilisation ou à son contraire, est précisément la faculté d'éprouver comme présents les chefs-d'œuvre du passé »<sup>21</sup>. Le dispositif éditorial que nous venons d'évoquer présente ainsi un intérêt certain : les « classiques » qu'il présente ne sont plus lettre morte ou tristes occasions de lecture obligées car la Pléiade fait de leur « vie éternelle » l'occasion d'une communauté et repose sur une admiration qui a le pouvoir de rassembler. « Pendant les cours consacrés à Corneille, les fidèles adolescents échangent des sonnets inspirés de Baudelaire, des chansons inspirées de Prévert. Tout commence par l'amitié, par le bouquin prêté. Le lecteur va d'œuvre en œuvre, comme le créateur, non comme l'historien. »<sup>22</sup>

Nous nous inscrivons ici dans une dimension excédant le cadre de la seule publication car il ne s'agit pas tant de disposer d'un texte à même de permettre l'étude et la production de savoir que de disposer d'une bibliothèque qui encourage des échanges comme ceux décrits ci-dessus : « Les humanités avaient postulé un enseignement ; notre littérature n'exige plus qu'une vaste complicité »<sup>23</sup>. La Bibliothèque relève le défi de semblable exigence à travers le Cercle de ses habitués et ses nombreux produits dérivés : plus que des gadgets, ceux-ci délimitent un espace où l'éternité littéraire devient quelque chose de partagé, constitue un terrain qu'une foule de fidèles aime à arpenter. Les ouvrages de la Pléiade ne sont pas seulement des livres, si soignés soient-ils, mais forment un dispositif qui produit quelque chose : « l'adepte doit autant à sa relation avec le musée, avec la bibliothèque, qu'avec ses maîtres directs : toute œuvre élue par son Musée imaginaire est *présente* pour lui. »<sup>24</sup>

Au royaume de la « vie éternelle », l'œuvre littéraire (produite par nos « maîtres directs ») n'est plus la seule et unique instance au fondement d'une « présence ». Celle-ci se fait dans le « Musée », est le fait d'un auteur – esprit capable d'avoir raison du temps avec qui on converse au présent, de la lecture elle-même – activité chronophage et « présente » s'il en est, et des lecteurs constituant des « millions d'amoureux » qui « ont avec la vie une relation spécifique » et tiennent pour présent et essentiel ce que nous tenons comme tel. « La Pléiade permet à ceux qui ont la passion des livres de devenir les amis de leur plaisir »<sup>25</sup> : la formule qui clôt l'éditorial du catalogue 2008 met clairement l'accent sur une hospitalité et semble nous inviter à repenser l'acte de publication comme une fédération ou une capacité à réunir passion et amitié. Et si la Pléiade y parvient, c'est selon un modèle que nous pouvons penser, avec André Malraux, comme étant profondément chrétien : la Bibliothèque constitue une religion organisée autour d'objets du culte (les ouvrages et cadeaux Pléiade), possédant des fidèles (la « secte ») et révérent des saints (les auteurs admirables et admirés).

#### 4. Le « classique » comme consensus

---

<sup>20</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 162.

<sup>21</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 203.

<sup>22</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 264.

<sup>23</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 264.

<sup>24</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 276.

<sup>25</sup> *La Pléiade. Catalogue 2008* (Paris : Gallimard, 2008) éditorial.

La machine est « bien rôdée » et force est de constater que le dispositif « Pléiade » fonctionne bien puisque la Bibliothèque est en passe de devenir l'une des plus vieilles collections littéraire (après la « Blanche » qui fêtera ses cent ans en 2011). Le problème est ailleurs : s'il n'y a pas lieu de douter des fondements de semblable religion (puisqu'elle entend défendre une littérature qui « n'a pas la vie facile » et « est masquée par tout ce qui se prend pour elle »<sup>26</sup>), il s'agit d'interroger la liberté qu'elle offre à celui qui entend l'administrer. La marge de manœuvre dont dispose l'éditeur pose en effet problème car, prisonnier de la « vie éternelle » sur laquelle il doit veiller, il opère dans le cadre d'un culte qu'il se doit de respecter. Son objectif est clair : publier, c'est nourrir une croyance, vivifier une communauté et il faut, pour ce faire, tenir compte des convictions.

Le problème le plus évident réside dans le choix des saints et dans la sélection des auteurs qu'il s'agit d'intégrer dans la « bibliothèque de l'admiration » : l'exercice s'avère en effet délicat dans le cadre d'une « secte » entretenant une « relation à la littérature » qui peut s'avérer contraignante. La part faite aux siècles qui nous ont précédés semble ainsi faire l'objet de débats récurrents car, constat surprenant, le temps n'est pas un facteur discriminant pour « entrer » dans la Pléiade. Alors que l'on aurait pu penser que cette collection de « classiques des classiques » se souciait seulement d'antiquité (au propre comme au figuré), elle opère tout autrement comme le prouve la publication du *Journal* d'André Gide en 1939, premier titre paru du vivant de son auteur. Le courrier des lecteurs pose ainsi une véritable question : « Je ne vous cache pas ma surprise en voyant annoncer le *Journal* d'André Gide. Ceci n'est pas une opposition à André Gide, dont je suis le lecteur et l'admirateur, mais je pense que sa place n'est pas dans cette collection. Sera-t-il un classique ? Notre génération est incompétente pour en juger. »<sup>27</sup>

La réponse de Jacques Schiffrin semble cordiale et pleine de bon sens mais ne va pas sans poser un épineux problème : « Ne pourrait-on pas dès lors contester le choix d'un Las Cases, d'un Verlaine, peut-être d'un Stendhal ? À partir de quel moment serait-on en droit de porter un jugement définitif qui permettrait de ranger tel ou tel écrivain parmi les « classiques » ? »<sup>28</sup> Nous sentons ici poindre une autre définition de la « vie éternelle » que semble accorder aux œuvres le cadre de la collection puisque la notion de « classique » ne se fonde pas, selon Schiffrin, sur une compétence mais sur un consensus. Au lecteur proposant un « un référendum pour demander à ceux qu'intéresse votre collection, aux souscripteurs permanents, ce qu'ils désireraient voir publier »<sup>29</sup>, Schiffrin répond ainsi que la chose n'est guère possible mais que : « Si de votre côté, vous avez des noms à nous suggérer, nous serions très heureux que vous nous les communiquiez »<sup>30</sup>.

Telle est en effet la clé du système de sélection des auteurs publiés dans la Pléiade : prendre en compte les suggestions des lecteurs membres du « Cercle » et les demandes des libraires reflétant les attentes des clients afin d'établir une liste soumise au directeur de la collection. Le fait que Gide soit « demandé » par les libraires suffit dès lors à l'intégrer car choix est fait de ne pas s'en tenir à une unique source de « noms », que celle-ci provienne de la « secte » ou des « clients » : si c'était le cas, la Pléiade s'adresserait à un marché et se devrait de concevoir des produits adaptés, solution qu'écarte tout de go Hugues Pradier. « Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'aligner l'offre sur la demande : l'édition a ceci en commun avec d'autres formes d'artisanat qu'elle produit des objets que le public n'a pas encore songé à réclamer. »<sup>31</sup>

---

<sup>26</sup> *La Pléiade. Catalogue 2008* (Paris : Gallimard, 2008) éditorial.

<sup>27</sup> Docteur Léo Boriachon au directeur de la Pléiade, cité dans « Reliure Havane oblige... », *La Lettre de la Pléiade* 16 (septembre-décembre 2003) 4.

<sup>28</sup> Jacques Schiffrin, cité dans « Reliure Havane oblige... », *La Lettre de la Pléiade* 16 (septembre-décembre 2003) 5.

<sup>29</sup> Docteur Léo Boriachon au directeur de la Pléiade, cité dans « Reliure Havane oblige... », *La Lettre de la Pléiade* 16 (septembre-décembre 2003) 4.

<sup>30</sup> Jacques Schiffrin, cité dans « Reliure Havane oblige... », *La Lettre de la Pléiade* 16 (septembre-décembre 2003) 5.

<sup>31</sup> Hugues Pradier, « D'une Pléiade à l'autre », *Revue Flaubert* 2 (2002) 8.



Ce dispositif semble exclure certains écrivains (comme Georges Duhamel ou Hervé Bazin qui ne seront jamais publiés en Pléiade, même si on nous les a « beaucoup réclamés à un certain moment »<sup>32</sup>) mais faire également une place au contemporain puisque douze auteurs furent publiés de leur vivant dans la Bibliothèque (André Gide, André Malraux, Paul Claudel, Henri de Montherlant, Saint-John Perse, Julien Green, Marguerite Yourcenar, René Char, Julien Gracq, Eugène Ionesco, Nathalie Sarraute et tout récemment Claude Lévi-Strauss ainsi que Claude Simon qui, bien que décédé en 2005, fut publié en 2006 après un travail d'édition de six années). La collection semble ainsi assurer les conditions d'un renouvellement constamment surveillé ainsi que le fait remarquer Hugues Pradier : « La Pléiade n'est pas libre de publier impunément ce qu'elle veut. Ses livres s'inscrivent dans un horizon d'attente, et chaque fois que la presse estime, à tort ou à raison, que nous nous écartons de cet horizon [...], elle nous le fait savoir »<sup>33</sup>.

## 5. Le « Panthéon de la littérature »

La Bibliothèque chère à André Malraux nous place ainsi face à un paradoxe : des œuvres qui ne sont pas reconnues, aux dires de Jacques Schiffrin, comme « classiques » y paraissent mais des œuvres constituant de vrais « classiques » ne sont pas à l'inverse forcément considérées comme dignes de la Pléiade. Le cas de Jean Anouilh est à cet égard éclairant puisque cet auteur d'énormes « classiques » éditoriaux (*Antigone* figurant depuis 30 ans parmi les 50 meilleures ventes de livre de poche) fit une entrée hautement décriée dans la Pléiade en 2007. Pensez ! Samuel Beckett n'est pas encore « pléiadé » (sans doute au grand dam des tenants de la collection, victimes d'un récurrent manque de coopération entre les éditions de Minuit et Gallimard), et voici qu'une « œuvre désormais peu jouée », ressemblant à « un objet oublié, comme posé sur une étagère », dont le succès pérenne « s'explique par la prescription scolaire »<sup>34</sup> a droit à cet honneur !

Force est en effet de constater que problème il y a et que l'élaboration des deux volumes de *Théâtre* fut tout sauf chose aisée. « On ne fait pas une carrière universitaire avec Anouilh, on n'imagine pas lui consacrer une thèse de 800 pages »<sup>35</sup>, déclare ainsi Bernard Beugnot, universitaire québécois spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle à qui cette édition fut finalement confiée : oser faire paraître l'œuvre d'un auteur que pas un seul chercheur n'étudie aujourd'hui semble ainsi constituer une véritable décision de publication ainsi que le laisse entendre Hugues Pradier. « Dans le cas d'Anouilh, c'est un choix qui ne va pas de soi, et c'est un peu un pari que nous faisons. La question était : le théâtre d'Anouilh a-t-il encore quelque chose à nous dire ? Il nous a semblé qu'il avait sa place en Pléiade, qu'il n'avait pas aujourd'hui, dans le paysage littéraire français, l'importance qu'il devrait avoir. »<sup>36</sup> La Bibliothèque viendrait ainsi réparer une injustice (Anouilh, boudé par la gauche, honni par Jean Vilar, jamais « monté » dans des théâtres subventionnés...) sur laquelle il y a lieu de s'interroger.

Nous touchons quoi qu'il en soit à l'essence de la « vie éternelle » du livre entré dans la Pléiade : celle-ci ne repose pas sur des critères seulement éditoriaux (car l'œuvre d'Anouilh représente à cet égard l'archétype du « classique »), ne relève pas d'une légitimité qui serait le fait de la profession ou d'universitaires, mais entend plutôt répondre à une simple question relevant pleinement de la « secte ». « Qui veut-on admirer ? » Telle pourrait être la formule magique qui permettrait à toute œuvre

<sup>32</sup> Pradier, dans *La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde* (Paris : Bibliothèque Publique d'Informations-Centre Pompidou, 2004) 18.

<sup>33</sup> Pradier, « D'une Pléiade à l'autre », *Revue Flaubert* 2 (2002) 75.

<sup>34</sup> Nathalie Crom, « Jean Anouilh vaut-il une Pléiade ? », *Télérama* 3015 (27 octobre-2 novembre 2007) 50.

<sup>35</sup> Bernard Beugnot, cité par Nathalie Crom, « Jean Anouilh vaut-il une Pléiade ? », *Télérama* 3015 (27 octobre-2 novembre 2007) 50.

<sup>36</sup> Hugues Pradier, cité par Nathalie Crom, « Jean Anouilh vaut-il une Pléiade ? », *Télérama* 3015 (27 octobre-2 novembre 2007) 50.

d'intégrer sans polémique la fameuse collection, d'être reconnue comme supérieure, grande et pérenne, c'est-à-dire digne de rejoindre les ouvrages aux allures de missel. Et si la question se pose, c'est que cet acte n'est en fait pas anodin : reconnaissant un être comme supérieur, l'individu se reconnaît comme un être inférieur et permet à certains de ses congénères d'échapper à l'anonymat de la mort ou à l'oubli collectif.

De même que dans toute religion, le fidèle possède un droit de regard sur celui qui le supplante, doit être à même de choisir et ses dieux et ses saints, et la Bibliothèque que décrit André Malraux ne fait pas exception. La Pléiade connaîtrait-elle seulement des « admirés » et nombre de « réprouvés » ? Il est permis de le penser car, outre Samuel Beckett, un nom manque de façon presque inexplicable : celui d'Antonin Artaud, auteur d'une œuvre reconnue (*L'Ombilic des limbes*), qui eut une importance indéniable dans l'histoire de la pensée (notamment à travers le *Théâtre de la cruauté*), étudiée, lue et suffisamment conséquente (puisque constituant 1792 pages dans l'édition « Quarto » de Gallimard) pour emplir un ou plusieurs volumes. Fait scandaleux pour nombre de lecteurs (car qui oserait prétendre qu'Artaud ne vaut pas Giraudoux, « pléiadé » en 1982 ?), ce manque est-il lié au « bon goût » des fidèles de la « secte » qui le reléguerait, à l'instar de Labiche et Courteline, dans des collections moins huppées telle Bouquins ? Il faudrait enquêter...

Si on peut prendre les paris en ce qui concerne des auteurs plus contemporains (si le cas de Françoise Sagan semble épineux, celui de Michel Tournier, de Jacques Roubaud ou de Jude Stéphan semble plus aisé), c'est peut-être en gardant en tête cette simple question : à qui la « secte » décide-t-elle de se vouer ? La notion de « classique » serait ainsi à repenser à l'aune d'un désir plus que d'une capacité à durer qui serait intrinsèque à l'œuvre : il faudrait la concevoir sur le mode du Panthéon, comme le produit d'une croyance ne reposant sur nulle doctrine ou propos puisqu'entièrement faite d'admiration. La « vie éternelle » passerait alors par une canonisation, acte par lequel on reconnaît qu'un être est susceptible d'être adoré, et pourrait prendre pour modèle ce discours de Jacques Chirac : « Au-delà du vrai existe le vécu qui rencontre le rêve. Parce que vous avez su faire vivre vos rêves et les faire vivre en nous, prenez place, André Malraux, dans le Panthéon de la République. »

## 6. Contre le monument littéraire

Il y a ainsi nécessité à trouver une forme éditoriale qui soit à la hauteur de ce sacré inventé reposant sur une admiration et la Bibliothèque de la Pléiade opère sur ce point un choix on ne peut plus clair : les œuvres complètes, la publication de l'intégralité des écrits d'un auteur, sont couramment préférées à l'anthologie, c'est-à-dire à une sélection de ces mêmes écrits. Exhaustivité semble être ici un maître mot (même si les *Œuvres* de Claude Simon ne sont pas complètes et que celles d'André Breton viennent tout juste d'être complétées), comme dans le cas de la seconde édition, établie par Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, des œuvres de Gustave Flaubert dans laquelle sont regroupés « tous les textes rédigés, même inachevés, imprimés ou non du vivant de l'auteur et tous les projets non aboutis dont nous avons eu connaissance »<sup>37</sup>. Faire une place à « l'inachevé » et au « projet non abouti » constitue une singulière position que Jean Paulhan présente parfaitement dans une lettre adressée à Paul Valéry : « Des œuvres complètes, n'est-ce pas aussi par définition, ce qu'il n'est pas nécessaire de relire, ni peut-être même de lire, les faiblesses d'un auteur, ses concessions, ses oublis ? »<sup>38</sup>

Nous faisons ainsi face à un nouveau paradoxe : un livre de la Pléiade fait une place à des textes qu'il n'est pas nécessaire de lire, à un ensemble d'écrits dont on peut se dispenser et que l'on s'est d'ailleurs longtemps dispensé de publier puisque la précédente

---

<sup>37</sup> Claudine Gothot-Mersch, « Note sur la présente édition », dans Gustave Flaubert, *Oeuvres complètes* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 2001) LXXV.

<sup>38</sup> « Une « éminence grise » au panthéon. Jean Paulhan, directeur de la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 4 (mars-avril 2000) 2.

édition de ces mêmes œuvres de Flaubert, établie par René Dumesnil et Albert Thibaudet, renferme seulement quelques morceaux choisis d'écrits de jeunesse « dont il faut bien reconnaître que la plus grande partie n'offre d'intérêt que pour les spécialistes de l'histoire littéraire »<sup>39</sup>. Pourquoi dès lors ce revirement entre les deux éditions ? S'explique-t-il par la volonté de se centrer sur un nouveau public de chercheurs ou d'érudits pour qui la lecture a valeur d'étude ? Hugues Pradier s'en défend : « Il faut mal connaître la maison Gallimard pour accorder foi à cette dernière hypothèse — il faut, surtout, ignorer que les lecteurs universitaires ne sont pas ceux qui, d'un point de vue commercial, font “vivre” la Pléiade, et qu'au moment où un nouveau Flaubert est mis en chantier les volumes Thibaudet-Dumesnil ont déjà été diffusés à plus de 150 000 exemplaires et continuent à se vendre à environ 4 000 exemplaires par an. »<sup>40</sup>

La valeur de ces écrits est ainsi à chercher ailleurs que dans un achèvement et une inscription dans l'histoire de la littérature ou dans un document et une production de nouveaux savoirs : elle semble avant tout reposer sur la volonté de publier « l'œuvre en train de se faire »<sup>41</sup> et de ne pas s'en tenir au « fait ». La première édition des œuvres de Flaubert entend, selon Hugues Pradier, « mettre en valeur l'œuvre achevée et imprimée, monument figé et inattaquable, seul témoin de la volonté de l'auteur »<sup>42</sup> et adopte ce faisant ce que nous pourrions qualifier de position problématique : l'œuvre éclipse son auteur ou, pour le dire autrement, le produit élaboré éclipse les conditions de son élaboration. Reste effectivement le seul « monument » et il y a lieu, pour n'importe quelle édition de « classique » de se méfier d'une « épreuve du temps » qui a tendance à simplifier à l'extrême la vie du livre s'y confrontant : la publication se fait de moindre qualité (la pérennité éditoriale ayant la propriété de réduire la taille des livres jusqu'à une simple poche) et l'œuvre d'un écrivain se trouve souvent réduite à une seule production (comme dans le cas de l'*Antigone* d'Anouilh).

Procéder autrement signifie mettre à l'honneur ce que le « classique » éditorial a tendance à cacher, c'est-à-dire l'ensemble de ces écrits trop souvent occultés car jugés comme mineurs (à l'instar de la comédie de Racine, du théâtre de Voltaire ou de la métaphysique de Saint-Exupéry) et surtout esquisser un tout autre rapport à l'œuvre. La publication des « faiblesses d'un auteur, ses concessions, ses oublis » produit en effet quelque chose puisque sa production devient la marque d'une œuvre qui connaît l'errance, voire l'impasse et peut donc être pensée comme une véritable « recherche »<sup>43</sup>. Il est ainsi possible de réconcilier histoire et poétique, postérité et inscription dans le processus de création, et ainsi de proposer la seule solution pour éviter à l'œuvre une mort faite d'oubli car « les textes connaissent le sort de tout ce qui est vivant : ils se corrompent. Inutile d'accuser l'époque : ces maux sont de tous les temps et la *Phèdre* de Racine fut d'abord un échec. »<sup>44</sup>

## 7. Le brouillon : garant de l'éternité

La « vie éternelle » du livre n'est pas ici non plus fonction de la seule publication mais se fonde encore et toujours sur une proposition de relation, la possibilité offerte de lire ce « qui n'est pas nécessaire » et ainsi de s'inscrire dans un continu processus d'élaboration susceptible de se jouer de toute organisation. *L'Esprit des lois*, qui constitue aux dires de Roger Caillois, « un tel bric-à-brac que personne n'oserait aujourd'hui publier un ouvrage de cette sorte »<sup>45</sup>, prend ainsi en Pléiade une tout autre valeur : « Comme *L'Esprit des lois* est amusant ! Peut-on avoir plus d'esprit,

<sup>39</sup> René Dumesnil et Albert Thibaudet, « Avant-propos », dans Gustave Flaubert, *Œuvres* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1936) XI.

<sup>40</sup> Pradier, « D'une Pléiade à l'autre », *Revue Flaubert* 2 (2002) 4.

<sup>41</sup> Pradier, « D'une Pléiade à l'autre », *Revue Flaubert* 2 (2002) 4.

<sup>42</sup> Pradier, « D'une Pléiade à l'autre », *Revue Flaubert* 2 (2002) 4.

<sup>43</sup> Malraux, *L'Homme précaire et la littérature* 157.

<sup>44</sup> *La Pléiade. Catalogue 2008* (Paris : Gallimard, 2008) éditorial.

d'intelligence, même dans la naïveté ! Cela craque à toutes les coutures, mais l'homme apparaît en mieux »<sup>46</sup>.

La canonification que nous évoquions plus haut ne nous place ainsi pas face à un personnage présenté sur le mode du gisant : si l'auteur apparaît, ce n'est pas en majesté, mais en activité, à travers des « craquements » ou des hésitations dont on retrouve la trace sur les divers états du livre. Établir une édition de la Pléiade suppose en effet de collecter tout ce qui porte la marque de l'écrivain, qu'il s'agisse de brouillons, de manuscrits, de tapuscrits, de jeux d'épreuves ou de différentes éditions, et ce afin de traquer la moindre altération ou modification. Il s'agit par la suite de partir de la dernière édition publiée du vivant de l'auteur et de la revoir à l'aune de cette documentation : cette règle d'or peut donner lieu à des corrections (comme dans le cas des « moustiques » de Proust qui (re)deviennent des « rastaquouères »<sup>47</sup>) ou, plus souvent, à une « note et variante ».

Le présent du livre est ainsi revisité à l'aune de son passé et l'œuvre littéraire acquiert un tout nouveau statut : le « monument figé et inattaquable » se trouve soudain empreint de précarité car ce que l'on aurait pu croire définitivement arrêté est en fait bien mouvant (telle la première phrase d'*A la recherche du temps perdu* qui fut choisie parmi seize versions : « J'étais couché depuis une heure environs... », « Depuis longtemps, je ne dormais que le jour... »). La « vie éternelle » de la Bibliothèque de la Pléiade doit ainsi être pensée sur le mode du périple, de l'aventure, et surtout du possible : un « classique » et une œuvre que tous ou presque connaissent aurait pu ne pas être ou être tout autrement (et que serait-il advenu de la littérature française si sa plus célèbre première phrase n'avait pas été celle-là ?).

Voici une question digne de Raymond Queneau et de l'Ouvroir de Littérature Potentiel qu'il fonda avec François Le Lionnais, et ce n'est aucunement un hasard si, tout en s'occupant de l'une des collections de la Pléiade, l'auteur de *Gueule de pierre* n'avait de cesse d'appréhender la littérature en terme de « potentialité ». Celle-ci constituait avant tout un ensemble d'œuvres n'ayant pas livré tous leurs secrets car s'offrant à plagiat, réécriture et autres formes d'altération susceptibles de mettre à jour toutes leurs « virtualités »<sup>48</sup>. Éditer un volume de la Pléiade, et instaurer avec la littérature une relation faite d'admiration car passant par le brouillon, signifie ainsi faire de la « vie éternelle » l'occasion d'une littérature éternellement vivante : la publication dans la Bibliothèque des œuvres complètes de Georges Perec (et notamment des *35 variations* sur la première phrase de Proust qu'il réalisa avec Harry Matthews) suffirait à la démontrer.

Assouline Pierre, *Gaston Gallimard. Un demi-siècle d'édition française*. 1998. Paris : Gallimard, 2006.

*Bouquins. Catalogue 2007* (Paris : Robert Laffont, 2007).

Crom Nathalie. « Jean Anouilh vaut-il une Pléiade ? ». *Télérama* 3015 (27 octobre-2 novembre 2007) 50.

---

<sup>45</sup> Roger Caillois, cité dans « Une «éminence grise» au panthéon. Jean Paulhan, directeur de la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 4 (mars-avril 2000) 2.

<sup>46</sup> Marcel Armand, cité dans « Une «éminence grise» au panthéon. Jean Paulhan, directeur de la Pléiade », *La Lettre de la Pléiade* 4 (mars-avril 2000) 2.

<sup>47</sup> « Le Proust de la Pléiade », dans *La Lettre de la Pléiade* 6 (août-décembre 2000) 2.

<sup>48</sup> Jacques Roubaud, « La Mathématique dans la méthode de Raymond Queneau », dans *Atlas de littérature potentielle* (Paris : Gallimard, 2001) 69.

Fouché Pascal (dir), *L'Édition française depuis 1945*. Paris : Le Cercle de la librairie. 1998.

Gallimard Antoine, « Présentation de la Bibliothèque de la Pléiade », 6 mars 2006. <http://www.cercle-pleiade.com> (22 septembre 2008).

Huchet Bernard (dir). *La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde*. Paris : Editions de la Bibliothèque Publique d'information (2004).

Kaplan Alice et Roussin Philippe, « A conging idea of litterature : the Bibliothèque de la Pléiade ». Dans *Yale French Studies* 89 (1996). 237-262.

« La Bibliothèque de la Pléiade », mai 2005. <http://www.gallimard.fr/collections/pleiade.htm> (22 septembre 2008).

« L'affaire Rimbaud. Débats autour de la Pléiade ». *La Lettre de la Pléiade* 29 (septembre-octobre 2007) 2.

*La Pléiade. Catalogue 2008* (Paris : Gallimard, 2008).

« La Pléiade en ses avatars ». *La Lettre de la Pléiade* 7 (janvier-février-mars 2001) 4.

« Le Proust de la Pléiade ». *La Lettre de la Pléiade* 6 (août-décembre 2000) 2.

« Les concerts de la Pléiade (1943-1947) ». *La Lettre de la Pléiade* 27 (février-mars 2007) 2-3.

« "Mon ami Schiffrin". André Gide et la Pléiade ». *La Lettre de la Pléiade* 2 (septembre-octobre-novembre 1999) 3.

Malraux André, *L'Homme précaire et la littérature*. 1977. Paris : Gallimard, 1996.

Pradier Hugues. « D'une Pléiade à l'autre ». Dans *Revue Flaubert* 2 (2002) 8. Diponible uniquement en ligne (<http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/>).

« Projets d'éditeurs ». *La Lettre de la Pléiade* 18 (avril-mai 2004) 2.

Queneau Raymond, *Voyage en Grèce*. Paris : Gallimard, 1973.

« Reliure Havane oblige... ». *La Lettre de la Pléiade* 16 (septembre-décembre 2003) 4-5.

« Simenon, collectionneur de la "Pléiade" ». *La Lettre de la Pléiade* 15 (avril-mai 2003) 6.

« Une "éminence grise" au panthéon. Jean Paulhan, directeur de la Pléiade ». *La Lettre de la Pléiade* 4 (mars-avril 2000) 2.